



ZINC. PRÉSENTE
UNE PRODUCTION BONNE PIOCHE CINÉMA ET CARNAVAL PRODUCTIONS



HÉLÈNE
VINCENT

PIERRE
LOTTIN

DAVID
AYALA

JULIETTE
GASQUET

ON IRA

UN FILM DE
ENYA BAROUX

1H37 – FRANCE – 2024 – SCOPE – 5.1

AU CINÉMA LE 12 MARS

DISTRIBUTION
33, RUE VIVIENNE
75002 PARIS
CONTACT@ZINC.FR

RELATIONS PRESSE
LESLIE RICCI / AUDREY LE PENNEC
LESLIE@LA-PETITEBOITE.COM
AUDREY@LA-PETITEBOITE.COM

SYNOPSIS

Marie, 80 ans, en a ras le bol de sa maladie. Elle a un plan : partir en Suisse pour mettre fin à ses jours. Mais au moment de l'annoncer à Bruno, son fils irresponsable, et Anna sa petite-fille en crise d'ado, elle panique et invente un énorme mensonge. Prétendant un mystérieux héritage à aller chercher dans une banque suisse, elle leur propose de faire un voyage tous ensemble. Complice involontaire de cette mascarade, Rudy, un auxiliaire de vie tout juste rencontré la veille, va prendre le volant du vieux camping car familial, et conduire cette famille dans un voyage inattendu.



ENTRETIEN AVEC

ENYA BAROUX

RÉALISATRICE

COMMENT EST NÉ CE PREMIER FILM ?

Il est venu de mon envie de mettre en scène. C'est ce dont je rêve depuis que j'ai 18 ans et ce pour quoi j'ai fait une école de cinéma. Je suis passée par le métier d'assistante mise en scène, puis comédienne, en attendant de trouver la bonne histoire. Lorsque j'ai perdu ma grand-mère, dont j'étais très proche, j'ai immédiatement voulu écrire un long-métrage sur elle mais l'axe du film ne se dessinait pas encore. J'avais en tête une recommandation d'un de mes professeurs en école de cinéma qui nous avait dit : « Ne croyez pas que vos vies intéresseront vos spectateurs, voyez plus large »,

donc je n'osais pas vraiment me lancer.

En vivant cette période difficile de deuil, pourtant, j'ai eu le sentiment que je pourrais le désacraliser, en rire même, à travers une comédie, car c'est un sujet universel. Lorsque j'ai confié à mon ami, scénariste et producteur Martin Darondeau mon envie de mettre en scène un film sur la fin de vie, le deuil et la famille pour observer d'une autre manière le drame que je traversais, il m'a encouragée à le faire et nous nous sommes lancés.

ÉVOQUER UN SUJET AUSSI INTIME A-T-IL FACILITÉ OU COMPLIQUÉ L'ÉCRITURE ?

Nous avons développé ce projet pendant sept ans et je pense que si j'ai été aussi patiente et déterminée, c'est justement parce que parler de ce sujet très intime me faisait du bien. Le plus difficile, finalement, a été de laisser entrer dans l'écriture Martin Darondeau et Philippe Barrière, mon autre scénariste, car si moi je n'avais aucun mal à parler de ces sujets, je devais soudain me confronter aux regards extérieurs et accepter de revoir certaines de mes idées. Il m'a fallu comprendre que lorsque Martin et Philippe me faisaient des retours, ils

ne critiquaient pas ma façon de voir et vivre les choses mais la manière de les raconter. J'ai néanmoins eu la chance de travailler avec des gens qui ont toujours respecté mon récit et m'ont permis de ne jamais m'éloigner de mon idée initiale.

LA QUESTION DU DROIT À MOURIR DANS LA DIGNITÉ ÉTAIT-ELLE PRÉSENTE DÈS LE DÉBUT ?

Elle est venue très tôt car ma première envie était de filmer un road-trip sur une grand-mère qui faisait le choix d'un dernier voyage en famille plutôt que de se soigner. C'était en réaction à ce que j'avais vécu avec ma grand-mère car étant atteinte d'un cancer, elle a eu une fin

“ MA PREMIÈRE ENVIE ÉTAIT DE FILMER UN ROAD-TRIP SUR UNE GRAND-MÈRE QUI FAISAIT LE CHOIX D'UN DERNIER VOYAGE EN FAMILLE PLUTÔT QUE DE SE SOIGNER. ”

de vie tristement banale à l'hôpital et j'avais été traumatisée de voir que cette femme forte, autonome, qui avait élevé mon père seule, pouvait finir sa vie en étant très dépendante, médicalisée et diminuée. Avec ce film, je voulais lui imaginer une autre issue et à cette occasion, comprendre quelles alternatives se posaient à notre système français et à notre rapport assez froid à la mort. À partir de là, je me suis intéressée au suicide assisté, sujet que nous abordions fréquemment avec ma grand-mère et avec lequel elle était en accord - même si elle n'a fait aucune démarche dans ce sens. Le voyage que j'ai imaginé pour Marie est donc devenu celui qui mène vers une mort choisie.



EN ABORDANT CETTE GRANDE QUESTION DE SOCIÉTÉ, « ON IRA » DEVIENT UN PEU UN FILM POLITIQUE. AVEZ-VOUS TOUT DE SUITE PRIS CONSCIENCE DE CETTE RESPONSABILITÉ ?

Ce serait mentir que de ne pas voir *On ira* comme un film militant puisqu'en l'écrivant, je me suis rapprochée de l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD) afin de vérifier que je ne m'éloignais pas de leur réalité. Si j'ai poétisé un peu, je ne voulais surtout pas tomber dans l'idée que le suicide assisté serait une opportunité géniale, très accessible et facile où l'on disparaît dans un grand éclat de rire. J'ai opté pour un ton neutre et pudique mais qui ouvrira, j'espère, à la discussion. La question serait : comment être libre de choisir sa fin de vie ?

LA COMÉDIE VOUS SEMBLAIT-ELLE ÊTRE LE MEILLEUR REGISTRE POUR ABORDER CE SUJET ?

Je crois que c'est mon langage. Petite, lorsque je me faisais mal, mes parents essayaient de me faire rire pour désamorcer la situation, dédramatiser, et me montrer qu'on pouvait guérir par le rire. J'ai grandi avec un père dont l'humour était le métier mais aussi avec une mère et une grand-mère qui aimaient beaucoup rire. Si la vie de mes ancêtres a été jalonnée de drames, ils les ont surmontés grâce à la distance, au second degré et au cynisme. Depuis l'enfance, j'ai donc toujours eu le réflexe d'appliquer cette technique pour affronter la douleur. Et j'ai pu me rendre compte que dans tous les moments

dramatiques de l'existence, il y a des occasions de rire. Alors, si le cinéma représente souvent la fin de vie par des violons et des larmes, moi j'ai puisé dans mes souvenirs d'hôpital ou d'enterrement, plein de moments cocasses ou gênants. En m'autorisant à voir le côté léger de ces épisodes graves, j'invite les spectateurs à le faire aussi.

LA FIN DU FILM S'EST-ELLE RAPIDEMENT IMPOSÉE COMME TELLE ?

Non, pendant longtemps, nous avons gardé deux versions retraçant des fins différentes. La première était très didactique, presque documentaire, sur la façon dont se déroule un suicide assisté. Cela a créé un long débat avec mes scénaristes et producteurs car

certain trouvaient important d'aller au bout des choses sans esquiver le sujet.

Mais je pensais que ce n'était pas l'objet du film, qui parlait avant tout de ces personnages et de cette famille. Or, deux semaines avant le tournage, nous avons opté pour la deuxième version qui ne montrait rien. De cette manière, on ignore quand Marie meurt mais peu importe car on sait que ses jours sont comptés et le choix qu'elle a fait. Cela permet de clore l'histoire sur une note plus poétique, plus joyeuse, et de montrer que ses proches se sont faits à l'idée de vivre sans elle.

COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉE À ÉTABLIR UN PARALLÈLE AVEC LA COMMUNAUTÉ GIPSY ?

Cela relève du hasard car, il y a six ans, j'ai eu l'occasion de partir en vacances avec une amie et de rencontrer un membre de sa famille, un gitan nommé Yago. C'était peu de temps après la mort de ma grand-mère, et Yago m'a beaucoup parlé de la façon dont les gitans accompagnaient leurs aïeux jusqu'au bout et abordaient leur mort à travers des rites funéraires. À l'écriture de ce film, ces conversations me sont revenues en tête et cela m'a paru évident d'imbriquer leurs croyances dans mon récit.



SUR LE FOND OU SUR LA FORME, CERTAINS FILMS ONT-ILS PU VOUS INSPIRER ?

Il y a incontestablement *Little miss sunshine*. Je me suis beaucoup interrogée sur la façon de faire un road-movie car c'est un format assez risqué : beaucoup de cinéastes se sont cassés les dents à chercher des péripéties tout au long du parcours. En se concentrant sur les personnages, le film de Jonathan Dayton et Valerie Faris rend les événements anecdotiques car c'est l'évolution de chacun et les relations entre eux qui priment. Je me suis aussi inspirée de *L'Adieu* (The Farewell), de Lulu Wang. L'histoire retrace l'organisation d'un faux mariage pour réunir une famille autour d'une aïeule condamnée par la maladie. Cela m'a aidée à mettre en place le mensonge, le quiproquo et la relation entre la grand-mère et la petite fille. Mais en France, mes maîtres du genre restent Nakache et Toledano. Mon rêve serait de réussir à m'approcher un tant soit peu de leur ton, de leur humour et du talent qu'ils ont à mêler rire et émotion.

COMMENT AVEZ-VOUS COMPOSÉ VOTRE CASTING ?

Hélène Vincent est la première que j'ai contactée car, au-delà de sa ressemblance physique avec ma grand-mère, c'est une actrice exceptionnelle que j'ai toujours admirée. Lorsque je lui ai fait lire le scénario, il y a 5 ou 6 ans, elle a tout de suite accepté le rôle de Marie puis a attendu patiemment que le film se finance. Sur le plateau, elle a effectué un vrai travail de composition car au-delà d'être très en forme, Hélène fait beaucoup plus jeune que son personnage. Nous avons beaucoup travaillé son look, sa ressemblance avec ma grand-mère et son travail d'interprète a fait le reste pour trouver à ce personnage un rythme, une démarche, une voix...

Pierre Lottin est également celui auquel j'ai tout de suite pensé pour le rôle de Rudy. Je l'ai rencontré assez jeune, alors que j'étais assistante réalisatrice sur *Les Tuche 2* et *3*, et je lui avais dit que si je réalisais un jour un court ou un long-métrage, j'aimerais lui confier un rôle. J'ai donc écrit le personnage de Rudy

en pensant à lui. Il lui a donné son caractère marginal et touchant mais lui a aussi apporté une vraie folie qui est très drôle. Rudy est un peu bizarre, à côté de la plaque, mais lorsqu'il est normal et sensible, c'est presque lui le plus responsable de la famille et le plus à l'écoute de Marie. David Ayala et Juliette Gasquet, eux, sont arrivés plus tard. En découvrant David dans *D'argent et de sang*, la série de Xavier Giannoli, je l'ai trouvé extraordinaire et j'ai tout de suite eu envie de le voir dans un rôle plus important. Quant à Juliette, elle a passé un casting et s'est imposée parmi une cinquantaine d'actrices grâce à une présence et un talent évident. Je l'avais vue dans *Jeune & Golri* mais je n'avais pas réalisé à quel point elle était forte.

COMMENT LES AVEZ-VOUS DIRIGÉS ?

J'ai tenu d'abord à ce qu'il y ait un vrai esprit d'équipe entre eux. Pierre Lottin avait déjà joué avec Hélène Vincent dans *Quand vient l'automne*, de François Ozon, et avec David dans *Un triomphe*, d'Emmanuel Courcol. J'ai donc eu la chance de partir avec des comédiens qui se connaissaient, s'appréciaient et qui ont intégré très facilement Juliette Gasquet. Cette fluidité était précieuse car nous n'avions que 25 jours de tournage et dès le premier jour il fallait sentir un esprit de famille.

De mon côté, j'ai privilégié le dialogue et instauré une confiance mutuelle. En tant que jeune réalisatrice, ce n'était pas forcément évident de se sentir légitime, mais à partir du moment où j'ai réussi à dire à Hélène Vincent « C'est super, mais est-ce qu'on peut essayer une autre version ? » et qu'elle était ravie de

le faire, j'ai compris que c'est en n'ayant pas peur de s'imposer que les acteurs vous suivent.

QUELLES ÉTAIENT VOS EXIGENCES EN MATIÈRE D'IMAGE ET DE MISE EN SCÈNE ?

Je voulais que ce soit beau mais brut. Je ne recherchais pas une image trop léchée et j'ai souvent opté pour la caméra à l'épaule parce que j'avais besoin que le spectateur soit en mouvement avec les personnages. Pour être honnête, je voulais éviter de tomber dans la comédie pimpante et surexposée. Mes références, en matière de lumière et de couleurs, étaient celles de films indépendants américains où l'on n'est pas obligé d'éclairer énormément les acteurs et de les habiller en rouge et rose pour qu'ils nous fassent rire. Or j'ai eu la chance que mes producteurs me laissent la liberté d'aller vers un chef opérateur comme Hugo Paturel, habitué au cinéma d'auteur. Une fois encore, je voulais trouver un juste milieu entre la comédie populaire et un cinéma plus élitiste. L'exemple de mon père, qui est lui-même très cinéophile, a réalisé des comédies ultra populaires très critiquées par le métier, m'a toujours fait regretter qu'on oppose ces deux mondes. Je crois qu'on peut mettre en scène des films d'auteur qui ne sont pas snobs, drôles et accessibles à tous.

QUELLES EXIGENCES AVIEZ-VOUS EN MATIÈRE DE MUSIQUE ?

Comme je venais de voir la série *Succession*, je voulais des orchestres et des violons partout ! (rires) On me rétorquait que ce n'était pas commun dans une comédie mais il y avait dans ces instruments des couleurs qui m'intéressaient. En voyant *La vie*

de ma mère, de Julien Carpentier, j'ai flashé sur la musique de Dom La Nena et je me suis dit que c'était exactement ce que je voulais. Elle joue essentiellement du violoncelle, alors, quand je l'ai contactée en lui parlant de mes références comme *Succession*, elle a su créer des musiques qui accompagnent l'émotion, la sensibilité de certaines scènes mais ne tombent jamais dans le pathos.

À ses compositions, nous avons ajouté quelques titres additionnels comme *Hey baby*, de Bruce Channel, dont j'ai eu la chance de pouvoir acheter les droits, ou *Voyage, voyage* de Desireless. Cette chanson un brin démodée mais qui est une petite madeleine de Proust pour beaucoup est devenu le thème récurrent du film et les paroles font écho à notre histoire.

COMMENT AIMERIEZ-VOUS QUE LE PUBLIC REÇOIVE « ON IRA » ?

J'aimerais évidemment qu'il engage une réflexion sur la façon dont on peut accompagner nos aînés à la fin de leur vie mais j'attends principalement que les gens s'amusent. À l'écriture, ma crainte était de ne pas réussir à parler de ce sujet avec humour car on sait qu'il est toujours plus facile de faire pleurer les gens que de les faire rire. Bref, je voudrais qu'ils ressentent le côté solaire de cette histoire et qu'ils en sortent apaisés.

ENTRETIEN AVEC

HÉLÈNE VINGENT



LORSQUE NOUS SOMMES RASSEMBLÉS PAR UN PROJET COMMUN, JE TOMBE EN AMOUR POUR CEUX QUI JOUENT AVEC MOI.

QU'EST-CE QUI VOUS ENTHOUSIASMAIT DANS CE PROJET ?

Il y a quelques années, lorsque Enya m'a transmis le scénario, j'ai été convaincue par cette histoire dès la première lecture et j'avais l'impression de comprendre intimement tout ce qu'elle voulait dire. Mais ce qui m'a séduite, surtout, c'est la dimension comique de l'histoire car j'avais déjà eu l'occasion d'aborder le thème de la fin de vie mais dans un registre dramatique. C'était pour *Quelques heures de printemps*, de Stéphane Brizé : j'y incarnais une femme atteinte d'un cancer qui, en phase terminale, part en Suisse pour mettre un terme à sa vie. C'était très beau, très lent et très dramatique. Ici, rien

qu'en lisant le scénario, je trouvais que le chemin de cette vieille dame vers la mort était une affirmation de vie, de ses choix, et je trouvais cela très surprenant. J'avais envie de vivre cette aventure aux côtés d'Enya Baroux car je sentais qu'elle pouvait réussir son projet.

DÉFENDRE UN FILM AVEC UNE TELLE PORTÉE A-T-IL UNE SIGNIFICATION PARTICULIÈRE POUR VOUS ?

Je suis personnellement touchée par cette cause puisque je suis membre de l'association pour le droit de mourir dans la dignité mais je n'ai pas imaginé que défendre ce rôle était un acte politique car *On ira*

n'est pas un film militant. Il soulève simplement une question qui se pose à beaucoup d'entre nous et aborde un sujet que nous ne pouvons pas ignorer. Mais cette histoire illustre, jusqu'au bout, un acte de vie.

POUR PRÉPARER CE FILM, AVEZ-VOUS RENCONTRÉ DES GENS CONCERNÉS ?

Contrairement au film de Stéphane Brizé pour lequel j'avais échangé avec quelques personnes concernées, je me suis contentée, pour ce projet, de me fier à ce que Enya avait écrit car le scénario primait.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS APPROPRIÉE LE PERSONNAGE DE MARIE ?

Je ne sais jamais vraiment comment répondre à cette question. J'ai peut-être, depuis l'enfance, un imaginaire assez ouvert qui me permet de me projeter dans beaucoup de personnages plus ou moins proches de moi. Par ailleurs, je pense être suffisamment âgée pour que la vie m'ait remplie d'un certain nombre d'émotions, de rencontres, qui font que je n'ai pas beaucoup de travail à réaliser en amont. Je me contente d'apprendre le texte très minutieusement. Cela permet au personnage d'infuser jour après jour et moi de me rapprocher de



lui. La voix et la démarche de cette vieille femme étaient, par exemple, fondamentales pour ce film mais elles me sont venues naturellement alors que je me glissais très simplement dans sa peau pour jouer ce qu'elle avait à traverser.

Et puis, sur le plateau, j'ai modestement et fidèlement suivi les indications de la réalisatrice qui s'est révélée être une directrice d'acteurs formidable, aussi bien souple que ferme.

ENYA VOUS A-T-ELLE BEAUCOUP PARLÉ DE SA GRAND-MÈRE QUI A INSPIRÉ CE FILM ?

Elle m'en a parlé mais je n'ai pas eu besoin de voir de photos, par exemple. En écoutant ses souvenirs,

j'ai pu sentir la tendresse qu'elle éprouvait pour sa grand-mère et cela m'a suffi pour comprendre l'amour qu'elle portait à ce personnage. Cette relation aurait pu se révéler aussi inspirante que contraignante, comme si j'étais prisonnière de quelque chose qui m'échappait, mais en l'occurrence, ce n'était pas l'essentiel. Ici, le plus important a été la phase de construction physique du personnage, son look. Avoir une perruque de cheveux blancs, des bas de contention, une tenue particulière, tout cela a créé autour de moi un cocon dans lequel je me suis glissée pour donner vie à ce personnage.

APRÈS LE FILM DE FRANÇOIS OZON, QUEL PLAISIR AVEZ-VOUS EU À RETROUVER PIERRE LOTTIN ?

Comme pour *Quand vient l'automne*, de François Ozon, je me souviens m'être dit que c'était l'acteur idéal pour le rôle. Cette fois encore, je le trouve extraordinaire, il est époustouflant de densité. J'ai vraiment apprécié partager ces deux tournages avec lui car comme tout bon partenaire, c'est quelqu'un de généreux et de totalement investi dans sa partition.

JULIETTE GASQUET, ELLE, N'AVAIT PAS BEAUCOUP D'EXPÉRIENCE. AIMEZ-VOUS DONNER LA RÉPLIQUE À DES COMÉDIENS DÉBUTANTS ?

J'ai toujours eu beaucoup de bonheur à travailler avec mes

partenaires, jeunes ou plus âgés. En fait, j'ai la chance d'avoir très peu de souvenirs déplaisants sur un plateau. Lorsque nous sommes rassemblés par un projet commun, je tombe en amour pour ceux qui jouent avec moi. Juliette n'a pas échappé à la règle. Elle m'impressionnait par sa capacité de concentration car elle a réussi à être présente chaque jour de tournage tout en préparant son bac qu'elle a eu avec mention, et son entrée au Cours Florent. Elle était stupéfiante.

COMMENT S'EST PASSÉE LA RENCONTRE AVEC DAVID AYALA ?

En choisissant ce comédien doté d'une grande finesse, Enya a su former un quatuor vraiment

extraordinaire. Même si nous avons de prime abord peu de choses en commun, nous avons, comme dans le film, fini par « faire famille », ou en tout cas amis, avec une vraie complicité. C'est à cela que l'on voit que le casting est réussi.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION EN DÉCOUVRANT LE FILM ?

Je ne l'ai découvert qu'au Festival de l'Alpe d'Huez et, à l'image du public, je suis passée du rire aux larmes pendant toute la projection. Au-delà de me réjouir en tant que spectatrice, cela m'a fait dire que je pouvais encore continuer un peu.

“ CELA DONNAIT AU PERSONNAGE UN DOUBLE FOND ET UN CARACTÈRE SACRÉ INVISIBLE PARCE QUE RECOUVERT DE COUCHES HUMORISTIQUES. ”

ENTRETIEN AVEC

PIERRE LOTTIN



QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉ DANS CE PROJET ?

J'avais vu les courts-métrages d'Enya Baroux, et j'aimais particulièrement son style. Je trouvais qu'elle avait une pâte scandinave et que ses films se démarquaient par un sens de l'esthétisme rare dans le cinéma français. Il y avait aussi un côté burtonien dans l'image. Et en tant que comédienne, comme elle peut être très drôle, l'association de ces deux qualités était de bon augure pour son premier long-métrage.

VOUS SOUVENEZ-VOUS QU'ELLE VOUS AVAIT PROMIS UN RÔLE ?

Oui mais elle était petite donc je ne l'ai pas crue.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION À LA LECTURE DU SCÉNARIO ?

J'ai retrouvé tout ce que j'aimais dans sa réalisation et dans son jeu, et j'ai tout de suite vu la couleur que ce road-trip pourrait prendre. De toute façon, Enya faisait partie des gens avec lesquels j'avais envie de travailler, je lui avais dit et j'ai l'habitude de tenir mes engagements.

QUE VOUS INSPIRAIT L'HISTOIRE D'ON IRA ?

Elle m'évoquait un peu *Kill me please*, cette comédie satirique d'Olias Barco. La question de ce film, finalement, est de savoir qui a le droit de mort ou pas. Il n'y a pas plus personnel comme choix mais, tel

l'avortement ou d'autres questions de société, c'est un sujet sur lequel les gens se permettent de juger sans être concernés.

EN QUOI RUDY ÉTAIT-IL UN PERSONNAGE INTÉRESSANT À DÉFENDRE ?

J'aimais le fait qu'au premier abord, il apparaisse comme quelqu'un de léger. Je l'ai vu comme le masque de l'ange de la mort qui va apporter une légère ironie et un peu de recul face à cette histoire mais qui, au final, accompagnera Marie jusqu'au bout. Cela donnait au personnage un double fond et un caractère sacré invisible parce que recouvert de couches humoristiques.



LE TROUVEZ-VOUS PROCHE DE VOUS ?

Disons qu'il ressemble à une certaine facette de ma personnalité, celle que je dévoile dans les comédies. On m'a souvent vu incarner des hommes borderline ou drôles et je pense que Rudy est un mélange de ces deux genres. Mais, pour moi, cela reste un personnage qui n'est pas moi et qui me permettait, en tant qu'acteur, de montrer des choses différentes.

Y AVAIT-IL DES PIÈGES À ÉVITER ?

Comme je n'avais pas joué les fanfarons depuis longtemps, j'avais peur d'en faire un type agaçant parce qu'un peu trop grinçant.

QUEL PLAISIR AVEZ-VOUS EU À TRAVAILLER AVEC HÉLÈNE VINCENT ?

C'était la deuxième fois puisqu'on avait tourné juste avant *Quand vient l'automne*, de François Ozon. Cela aide de bien se connaître car la complicité n'est pas à construire. Avec Hélène, on n'a pas toujours besoin de se parler pour se comprendre, beaucoup de choses passent aussi par nos silences. Je la considère comme une amie du cinéma, pas comme une aînée qui aurait un savoir à m'enseigner car elle ne se positionne pas comme telle. Mais cela ne m'empêche pas d'apprendre lorsque je lui donne la réplique.

DAVID AYALA AUSSI VOUS LE CONNAISSIEZ...

Oui, on avait partagé l'affiche d'*Un triomphe*, le film d'Emmanuel Courcol. David, c'est un homme doux, un bon acteur et un gars super cool.

COMMENT ÉTAIT ENYA BAROUX SUR LE PLATEAU ?

Elle était assurée, à sa place. On sentait qu'elle avait l'expérience des tournages - parce que si c'est son premier long, en multipliant les casquettes, elle a fait beaucoup de films.

Comme on se connaît bien tous les deux, c'était facile de communiquer et il y avait une confiance mutuelle entre nous. Étant convaincu qu'elle

réaliserait un beau film, même quand je n'étais pas d'accord avec elle, j'étais à l'aise sur le plateau, comme une nage libre en eau douce. Sans, non plus, que ce soit un long fleuve tranquille - même s'il y a Hélène Vincent au casting !

QU'EST-CE QUE CE FILM VOUS A APPRIS EN TANT QU'HOMME ET EN TANT QU'ACTEUR ?

En tant que citoyen, si le sujet de cette comédie dramatique a une portée, ça me confortera dans l'idée que le cinéma, parfois, peut faire bouger les lignes, voire même changer les lois.

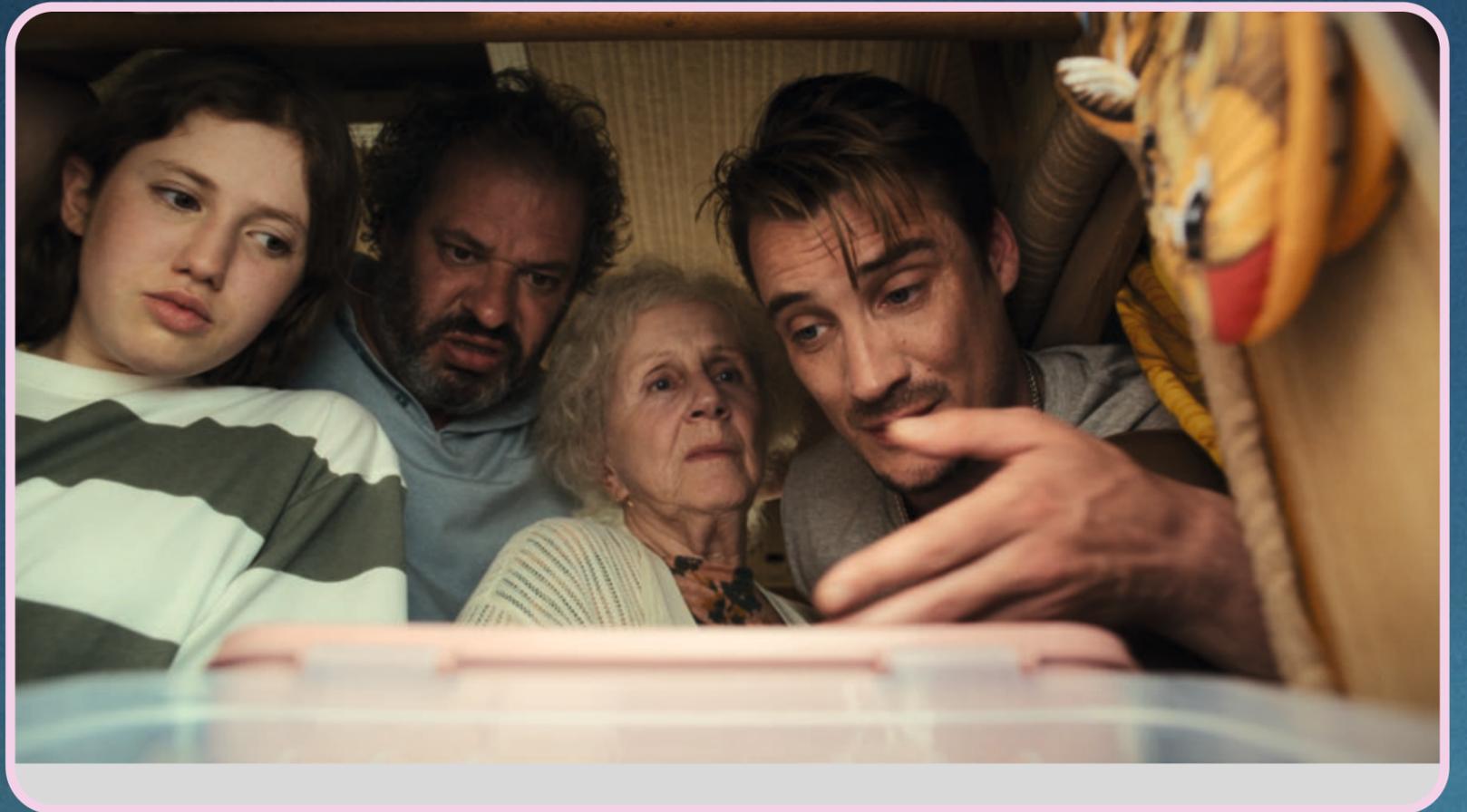
Comme acteur, j'ai appris un peu plus à me faire confiance et compris qu'il

n'était pas toujours nécessaire de se prendre la tête car souvent c'est en souplesse que la magie surgit.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION EN VOYANT LE FILM ?

J'ai été saisi par l'évidence du sujet et la finesse de la réalisation. *On ira* ne ressemble en rien à un premier long-métrage car on sent l'expérience dans la mise en scène. Il est à la fois abouti et maîtrisé.

“ HÉLÈNE A DERRIÈRE ELLE
UNE GRANDE CARRIÈRE
SUR LES PLANCHES ET J’AI
UNE VRAIE ADMIRATION
POUR ELLE ”



ENTRETIEN AVEC

DAVID AYALA

**QU'EST-CE QUI VOUS A INTÉRESSÉ
DANS CE PROJET ?**

En lisant les premières pages du scénario, notamment la scène à la banque, j'ai ri car je me suis immédiatement reconnu en Bruno. Cet homme endetté utilisait tellement les mêmes mots que moi que j'avais l'impression de m'entendre négocier face à ma banquière !

**EN QUOI BRUNO ÉTAIT-IL UN PER-
SONNAGE INTÉRESSANT À DÉ-
FENDRE ?**

Cette figure me plaisait. J'aimais le fait qu'il soit un type sympa mais de mauvaise foi et qu'il enchaîne les galères. Je le trouvais attendrissant, il essaie de se débrouiller mais

c'est rarement concluant. Étant papa d'un garçon de 13 ans, ça me plaisait aussi de jouer le père d'une jeune fille. Avant le tournage, j'ai beaucoup interrogé Enya sur ce personnage. Je voulais savoir la façon dont elle voyait Bruno, qui il était et ce qu'elle attendait de moi. Finalement, j'ai compris que je n'aurais pas à m'éloigner beaucoup de ma personne. Mais il restait une inconnue : le quatuor. Et nous étions tous un peu inquiets de savoir s'il fonctionnerait ou pas. Dès le premier jour de tournage, Enya semblait pourtant sûre d'elle et grâce à sa confiance, on s'est tous lancés avec sérénité.

**QUEL PLAISIR AVEZ-VOUS EU À
PARTAGER CETTE AVENTURE AVEC
HÉLÈNE VINCENT ?**

C'était fabuleux car nous avons l'un et l'autre un vrai goût du théâtre. Sur le plateau, on se racontait nos souvenirs de scène comme deux personnes âgées, nous parlions des copains, des pièces, des anciens... Hélène a derrière elle une grande carrière sur les planches et j'ai une vraie admiration pour elle, notamment pour cela. Et je suis heureux de savoir que je vais bientôt la recroiser sur un tournage.



QUEL PARTENAIRE EST PIERRE LOTTIN ?

Je connaissais Pierre puisqu' Emmanuel Courcol nous avait aussi réuni au casting d'Un triomphe. Depuis ce tournage, un vrai lien d'amitié s'est créé entre nous et nous sommes devenus très proches. Pierre, c'est une force brute. Comme il joue volontiers les racailles et qu'il s'est fait connaître avec le personnage des *Tuche* qui est un peu une caricature du Nord, on ne soupçonne pas toujours qu'il a cette authenticité et intelligence. Il est très éloigné des personnages qu'il interprète.

ÉTIEZ-VOUS PATERNALISTE AVEC JULIETTE GASQUET ?

Pas vraiment. Avec Juliette, une amitié s'est nouée de manière très simple, très jolie. J'ai beaucoup aimé cette actrice. Elle avait 17 ans pendant le tournage et je la trouvais déjà très mature, voire assez brillante dans beaucoup de domaines. Dans le jeu, elle a un naturel confondant et un don qui l'impose comme une évidence.

COMMENT ENYA BAROUX VOUS DIRIGEAIT-ELLE ?

Enya est assez précise, elle savait ce qu'elle voulait sur le plateau. Pour autant, il n'y avait pas beaucoup de répétitions, elle nous a laissé des

moments de liberté où nous pouvions être naturels, parfois un peu fous. On échangeait beaucoup, c'était un tournage très chaleureux, elle a joué sur la complicité qui nous unissait tous les quatre. Et c'est une vraie directrice d'acteurs qui maîtrise déjà l'art de la mise en scène.

AVEZ-VOUS UN SOUVENIR FORT DU TOURNAGE ?

Je me rappelle un moment particulièrement émouvant avec Hélène. Nous tournions la séquence où Bruno vient d'apprendre la décision de sa mère, et ils vont fumer une cigarette tous les deux à l'arrière de la voiture, devant l'endroit où cela va se dérouler. Ils

n'arrivent pas à se parler, tout passe dans le regard, mais ils veulent se dire des choses importantes. C'était une scène de tendresse un peu maladroite dont je me souviendrai longtemps.

QUE VOUS A APPRIS CE FILM ?

J'ai compris que les comédiens sont toujours avec eux-mêmes, finalement. Notre image, notre voix, notre état affectif sont autant de choses que nous donnons à notre personnage. Il y a des parties de nous qui s'échappent en eux. Et même si c'est de la composition, on se met toujours un peu à nu. Par ailleurs, j'ai beaucoup apprécié que l'équipe compte beaucoup de gens de 20

ou 30 ans. M'éloignant un peu de la jeunesse, je trouvais formidable de travailler à leurs côtés, d'être porté par leur vision, leur regard sur le monde. Nous avons vécu ensemble pendant tout le tournage et il y avait une véritable ambiance familiale.

“ JE N’AVAIS JAMAIS
VU UNE COMÉDIE
DRAMATIQUE
AUSSI PROFONDE ET
INTELLIGENTE OÙ L’ON SE
SURPREND À VOIR DES
LARMES COULER SUR LES
SOURIRES. ”



ENTRETIEN AVEC

JULIETTE GASQUET

**COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉE
SUR CE PROJET ?**

À 17 ans, j’ai passé un premier casting puis, au second tour, j’ai reçu le scénario. Dès que je l’ai lu, j’ai aimé le fait que cette aventure collective réunisse quatre personnages décalés et qu’il annonce un film de bande. D’emblée j’avais envie de suivre la vie de cette famille.

Même si je devais réviser mon bac et préparer le concours d’admission de la Classe Libre du Cours Florent, j’étais très motivée à l’idée de faire partie de ce casting.

**COMMENT AVEZ-VOUS ABORDÉ LE
RÔLE D’ANNA ?**

Enya m’a un peu parlé du lien qui l’unissait à sa grand-mère qu’elle

considérait comme sa meilleure amie et pour m’aider à trouver le ton du personnage d’Anna, elle a évoqué l’Âne de *Shreck* car c’est une fille joyeuse, pleine d’énergie. Mais j’ai aussi reconnu en elle le petit côté cynique et l’humour de Enya et cela m’a inspirée. Au final, je ne peux pas dire que j’ai réalisé un gros travail de composition, je me suis contentée de projeter le texte dans des situations, de suivre les indications et je suis arrivée, par ce biais-là, à un personnage très différent de moi. Par ailleurs, je me suis beaucoup fiée à ce qui se passait entre Hélène, Pierre, David et moi car plus que de créer un personnage, je devais trouver ma place dans ce groupe.

**DE QUELLE MANIÈRE ENYA VOUS
DIRIGAIT-ELLE ?**

Étant actrice elle-même, elle savait trouver les bons mots pour m’amener dans des endroits qui pouvaient l’intéresser. Elle a fait preuve de grande patience et est toujours restée à l’écoute, notamment quand j’avais des craintes. J’appréhendais notamment la scène où mon personnage découvre la vérité sur le but de ce voyage. Dans le scénario il y avait juste marqué « Anna fond en larmes » et cela restait abstrait pour moi, j’avais du mal à me projeter. Enya m’a expliqué et rassurée, car elle a cette qualité essentielle pour un metteur en scène, elle sait mettre ses acteurs en confiance.



QUELLE PARTENAIRE ÉTAIT HÉLÈNE VINCENT AVEC VOUS ?

Au début, j'étais assez timide car j'avais vu de nombreuses fois *La vie est un long fleuve tranquille*, d'Étienne Chatilliez, mais c'est quelqu'un d'adorable et la rencontre s'est faite facilement. Il faut dire que l'une des premières séquences qu'on a eue à tourner ensemble était une scène où on chante Voyage Voyage et cela a instantanément cassé la glace. Des liens se sont ensuite tissés naturellement au fur et à mesure du tournage et cela a permis que ça se passe bien sur le plateau. À ses côtés, j'ai appris beaucoup, dans le jeu mais aussi humainement grâce à nos conversations sur le théâtre, le métier, la vie.

ET PIERRE LOTTIN ?

Avec lui j'étais particulièrement impressionnée car c'est finalement l'acteur dont j'avais vu le plus de films. Au premier contact, j'étais intriguée parce que Pierre est un peu à part, il a un univers bien à lui. Mais c'est quelqu'un de très drôle et il a suffi qu'on rigole ensemble pour devenir copains. Comme partenaire, c'est un acteur généreux qui pousse à être meilleure.

AVEC DAVID AYALA, UNE RELATION PÈRE-FILLE S'EST-ELLE NOUÉE ?

Non, comme avec les autres, c'est une amitié qui s'est créée. De mon côté, elle était évidemment teintée d'admiration mais David, Pierre et Hélène ne montraient pas de hiérarchie ou de paternalisme avec moi. Ils étaient très généreux et chacun m'a apporté des choses différentes. Cela m'a appris à m'adapter à chaque forme de jeu, c'était très formateur.

QUELLE LEÇON TIREZ-VOUS DE CETTE EXPÉRIENCE ?

Je me suis rendu compte que ça me tenait à cœur d'aller vers des

projets qui viennent titiller ma zone de confort. Car si au premier abord, je peux avoir peur de ce que j'aurai à aborder dans le jeu, cela m'amène à me surpasser, à tester de nouvelles choses, à chercher encore et encore. J'ai mesuré à quel point je voulais être dans cette démarche de toujours continuer à apprendre.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION EN DÉCOUVRANT LE FILM ?

La première fois, j'ai évidemment eu du mal à voir ma grosse tête en énorme sur un écran géant et, j'avoue être restée centrée sur moi afin de vérifier ce que j'avais fait et noter toutes mes erreurs. Mais la deuxième fois j'ai réussi à

apprécier le film dans son ensemble, à me laisser émouvoir par l'histoire retracée par mes partenaires, par l'image et le son. J'ai eu beaucoup de plaisir à le voir. J'avais l'impression que c'était un objet assez singulier, voire nouveau car je n'avais jamais vu une comédie dramatique aussi profonde et intelligente où l'on se surprend à voir des larmes couler sur les sourires.

FICHE

ARTISTIQUE

HÉLÈNE VINCENT	MARIE
PIERRE LOTTIN	RUDY
JULIETTE GASQUET	ANNA
DAVID AYALA	BRUNO
HENOCK CORTES	YAGO
GABIN VISONA	DIEGO
BRIGITTE AUBRY	SIMONE
FANNIE OUTEIRO DA COSTA	MÉDECIN
JEANNE ARENES	BANQUIÈRE
NICOLAS LUMBRERAS	FOSSOYEUR
ARIANE MOURIER	FEMME ADM
CLÉA GODJI	CAISSIÈRE STATION-SERVICE
NICOLAS MARTINEZ	HOMME APPARTEMENT

FICHE

TECHNIQUE

RÉALISATION	ENYA BAROUX
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS	YVES DARONDEAU, EMMANUEL PRIOU, NATHALIE ALGAZI, MARTIN DARONDEAU
SOCIÉTÉS DE PRODUCTION	BONNE PIOCHE CINÉMA, CARNAVAL PRODUCTIONS
SCÉNARIO	ENYA BAROUX, MARTIN DARONDEAU, PHILIPPE BARRIÈRE
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	HUGO PATUREL
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	DELPHINE PASSANT
MONTAGE	BAPTISTE RIBRAULT
MUSIQUE ORIGINALE	DOM LA NENA
MISE EN SCÈNE / ASSISTANTE RÉALISATION	MORGANE BERTIN
SON	FRANCK DUVAL, CHARLES DE VILLE, EMMANUEL DE BOISSIEU
DÉCORS	ASTRID TONNELIER
COSTUMES	MICHELLE PIANA
MAQUILLAGE ET COIFFURE	MICHEL VAUTIER / PRISCILLA BARATINY
SCRIPTÉ	LAURENCE NICOLI
DIRECTRICE DE PRODUCTION	ISABELLE TILLOU
DISTRIBUTION FRANCE	ZINC
VENTES INTERNATIONALES	GINGER & FED
PARTENAIRES	CANAL+, CINÉ+, RÉGION SUD, SACEM